une carrière audacieuse par une palinodie désespérante, si elle est sincère, & peu honorable, si elle ne l'est pas. . . La société est remplie d'esprits foibles, dont la conduite est toujours déterminée par des impulsions étrangères; fanatiques aujourd'hui, comme je l'ai déjà observé plusieurs fois, de la philosophie, de l'incrédulité, trois siècles plutôt ils l'auraient été de la superstition. Ces mentes dangereuses ne savent jamais rien apprécier. Toujours esclaves, c'est un instinct aveugle qui les mène, soit qu'à la voix d'Actéon elles déchirent les bêtes timides, qu'il poursuit, soit qu'après la métamorphose, ce soit sur lui-même qu'elles portent leurs morsures. Ces esprits mobiles composant le grand nombre dans la société, en maîtrisent les opérations; c'est précisément ce qui devrait rendre plus circonspects les hommes rares, à qui la nature a confié des talens qui donnent l'empire sur eux. Quand ces génies élevés réfléchissent au peu de bien que produit le prétendu changement qu'ils introduisent dans les opinions, doivent-ils en être flattés? & quand ils pensent à l'abjuration inévitable par laquelle il faudra toujours rendre un hommage, extérieur au moins, à cette doctrine qu'ils auront en vain tâché de détruire, ne doivent-ils pas être un peu inquiets? Qu'est-ce qu'une révolution que l'auteur lui-même désavoue, & un triomphe contre lequel il est obligé de protester? Je ne parle ici que de ceux qui conserveroient leur opiniâtreté jusqu'au bout: ceux, chez qui elle se dément, & dont les